

Only God Forgives
Beauté désespérée

Seul Dieu pardonne, France / Thaïlande / États-Unis / Suède,
2013, 1 h 30

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 286, September–October 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2013). Review of [Only God Forgives : beauté désespérée / *Seul Dieu pardonne*, France / Thaïlande / États-Unis / Suède, 2013, 1 h 30]. *Séquences*, (286), 46–47.

Only God Forgives Beauté désespérée

Après le phénomène *Drive* en 2011 (immense succès public et critique, et reparti avec le Prix de la mise en scène à Cannes), Nicolas Winding Refn et Ryan Gosling se retrouvent dans les bas-fonds de Bangkok avec *Only God Forgives*, polar œdipien hyper-stylisé et ultraviolent qui divisa cette fois la Croisette. D'une splendeur visuelle indéniable, ce neuvième film du cinéaste danois fusionne subversion du cinéma de genre et ostentation formelle, en s'enfermant dans un cocon aussi flamboyant que poseur.

Mathieu Séguin-Tétrault



À l'inverse de ce que laissait présager sa bande-annonce, *Only God Forgives* s'affranchit de l'esprit branché, de la narration linéaire et du romantisme pop exacerbé de son prédécesseur. En renouant avec son cinéma le plus radical, Refn propose un objet abstrait, hermétique et obsessionnel (pari suicidaire dont il faut saluer la noblesse et l'audace, après un hit devenu aussitôt culte), dont l'argument tient en une ligne : après le meurtre de son fils aîné, une mère impose un devoir de vengeance à son cadet.

À l'instar de *Bronson*, *Valhalla Rising* et *Pusher*, les protagonistes de cette traversée noire et amoralisée, toujours en lutte contre la société et piégés dans une spirale de violence et de rapports de pouvoirs, sont ici quasi mécaniques. Égarés dans un schéma pulsionnel, ils agissent par vengeance selon leur propre morale et constituent une trinité où chacun affronte les deux autres. Il y a d'abord le fils cadet, monolithique et désincarné (Ryan Gosling, sex-symbol qui continue de détruire son image d'icône engendrée par *Drive*), sa mère dominatrice et impitoyable, croisement entre Jocaste, Médée, Cruella et Donatella Versace (Kristin Scott Thomas, peroxydée et lookée comme Madonna, hallucinante en parfaite salope) et le fameux «God» du titre, un policier énigmatique à la fois justicier et bourreau, expert dans le maniement du sabre (Vithaya Pansringarm, grande révélation du film).

Dans ce ballet sanglant, se mêlent trahison, rage, loi du talion et fatalité de la dérive des hommes, en passant par les règlements de compte entre escrocs et flics, la confrontation ultime, la possibilité de rédemption, mais aussi la jalousie fraternelle et la mère vengeresse et abusive. *Only God Forgives* prolifère les pistes

d'interprétations et récupère le complexe d'Œdipe et des fragments de motifs bibliques, de tragédie antique, de film noir et de psychanalyse (impuissance, pulsion, castration, punition, retour au ventre maternel, inceste : tout y est).

À Cannes, plusieurs dénoncèrent la violence gratuite inhérente à ce film morbide et nihiliste (sans oublier le débat qu'il souleva lors de sa sortie en France, où Ségolène Royal critiqua la décision de la ministre de la culture qui le fit passer, sous pression des producteurs, d'une interdiction aux moins de 16 ans à une interdiction aux moins de 12 ans). Mais ce déchaînement de violence en tous genres (viol, sadisme, meurtre, pics,

couteaux, lames enfoncées dans les jambes, bras, yeux, oreilles, etc.) est souvent hors-champ ou hors-foyer, interrompu à l'aide d'un fondu enchaîné ou d'une coupe abrupte, d'autant plus que la musique vient enterrer les cris et les supplications des victimes. Centrale dans l'œuvre du réalisateur qui d'ailleurs la rend jubilatoire (on se rappelle la scène de l'ascenseur de *Drive*), la violence demeure entièrement portée par le désir immuable qu'ont les protagonistes de faire le mal, de se venger, de se battre ou de tuer. Renier *Only God Forgives* pour ses excès d'agressivité (aussi gratuits soient-ils) serait aussi renoncer à tout un pan du cinéma contemporain, de Tarantino aux films de vengeance coréen (*Oldboy*, *I Saw the Devil*, etc.). C'est cependant la présomption et la complaisance avec laquelle Refn dissèque cette violence (comme tout le reste d'ailleurs) qui agace, le cinéaste tentant en vain de nous convaincre de son manifeste sur la violence (aussi intérieure que physique, verbale ou psychologique) et de son expression radicale, philosophique et anthropologique (rejoignant dès lors davantage la trivialité d'un Gaspar Noé que l'intelligence d'un Kubrick ou d'un Haneke).

Mais *Only God Forgives*, et les fans s'en défendent, demeurerait avant toute considération une symphonie lancinante que l'on ressent et qu'il est difficile d'intellectualiser, un trip visuel sous acide et presque mystique, un rêve surréaliste où seuls les atmosphères et le geste esthétique compteraient, un «cinéma pur» qui se débarrasserait des contraintes du récit et des dialogues pour donner davantage de puissance aux associations d'images et de sons. D'une sidérante symétrie kubrickienne, les cadrages, archi-chargés

Photo : Une sidérante symétrie kubrickienne



et travaillés jusqu'à saturation, exploitent la profondeur de champ avec ces longs couloirs (comme dans *The Shining* ou certains films asiatiques, l'horreur peut y surgir à tout moment). Filtré par un souffle pop art et divisé en plusieurs zones chromatiques (surtout le rouge et le bleu), chaque plan est éclairé par un dispositif de sources lumineuses variées (lampes, lampadaires, lanternes, boule disco, néons, rayons de soleil éblouissants, etc.) qui excite sans cesse le regard (travail stupéfiant du chef opérateur Larry Smith à la direction photo – responsable entre autres de *Eyes Wide Shut*). Provoquant une apesanteur irréaliste et somnambulique, les nombreux travellings avant arpentent l'espace labyrinthique des intérieurs confinés (rejoignant ici l'enfermement mutique et le désordre psychologique du personnage) et des ruelles sordides, bordels chics, bars karaoké et artères désertes (lieux imprenables, à l'opposé de l'image de la mégapole que renvoie la capitale thaïlandaise).

Lookées à l'extrême, les images flirtent constamment avec la surenchère, voire le bling-bling, le rococo et le geek glamour, à l'instar de la bande-son omniprésente qui alterne tantôt bruits métalliques stridents et sons de basses fréquences, tantôt violons à la Hitchcock et cuivres cacophoniques en crescendo. À force d'entrecroisements, de répétitions et de plans saccadés (images subliminales, visions prophétiques, omniscience du personnage du policier, insistance sur les symboles : la pulsion incestueuse, les mains), le montage construit un mélodrame irrationnel qui finit par irriter, comme si Refn, à force de vouloir ériger un cinéma qui marque les consciences, peinait à construire des séquences dans leur intégralité et plongeait dans une propre parodie de son style, dont l'inspiration se limite à des effets rutilants et emphatiques.

L'ombre de Lynch (pour l'atmosphère onirique, le kitsch et la théâtralité) plane indubitablement dans cet opéra trash peuplé d'hallucinations, de disparitions et de fantômes, qui emprunte aussi à Kitano, Argento, Wong Kar-wai, Buñuel (pour l'onirisme et le symbolisme), Cronenberg – période *A History of Violence* (pour la violence frontale) – et, surtout, à Jodorowsky à qui le film est dédié (pour la symbolique des rêves éveillés, la création d'atmosphères et cette foi absolue en la mise en scène). Ni totalement *revenge movie*, ni film de gangster, ni œuvre néogore, ni hommage concret aux codes du film de genre asiatique (*gunfights* à la John Woo, arts martiaux à la Jet Li, sabres à la Tsui Hark), *Only God Forgives*, et c'est là toute l'ambition mégalomane du cinéaste, consiste à échapper à toute catégorisation mais ne se hisse jamais au rang de ses modèles.

Thriller d'un maniérisme pompeux, odysée sensorielle boursofflée, *Only God Forgives* fourmille d'images somptueuses, de symboles et d'interprétations qui s'immobilisent à la surface de son design global. D'une profonde vacuité, la nouvelle orfèvrerie cinématographique impardonnable de Refn, bien qu'orchestrée avec une acuité technique manifeste, n'atteint jamais la grâce de *Drive* (qui multipliait les scènes d'anthologie) et fait pourtant tout pour la surpasser. Parfaitement conscient de l'impact de sa maîtrise formelle et ayant une immense croyance en son style, Refn filme tout comme un moment ultime et s'enivre de sa propre maestria. 🎬

■ SEUL DIEU PARDONNE | Origine : France / Thaïlande / États-Unis / Suède – Année : 2013 – Durée : 1 h 30 – Réal. : Nicolas Winding Refn – Scén. : Nicolas Winding Refn – Images : Larry Smith – Mont. : Matthew Newman – Mus. : Cliff Martinez – Son : Kristian Eidnes Anderson, Julien Martin, Lars Rasmussen – Dir. art. : Russel Barnes, Witoon 'Boom' Suanyai – Cost. : Wasitchaya Nampeung Mochanakul – Int. : Ryan Gosling (Julian), Kristin Scott Thomas (Crystal), Vithaya Pansringarm (Chang), Tom Burke (Billy), Yayaying Rhatha Phongam (Mai) – Prod. : Johnny Andersen, Yves Chevalier, Sidonie Dumas, Vincent Maraval, Ryan Gosling – Dist. : Séville.